

Pour la patrie, la Chesnaie, le Député : trois romans, une aliénation

Jean Blouin

Volume 9, numéro 1, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600297ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600297ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blouin, J. (1975). *Pour la patrie, la Chesnaie, le Député : trois romans, une aliénation*. *Voix et images du pays*, 9(1), 63–85. <https://doi.org/10.7202/600297ar>

POUR LA PATRIE, LA CHESNAIE, LE DÉPUTÉ
trois romans, une aliénation

PRÉLIMINAIRE

Au fur et à mesure que l'on passe une littérature au crible, le rôle que joue le hasard n'arrête pas de surprendre. Il ouvre souvent des portes nouvelles, permet des points de vue originaux. Ainsi, des romans lus successivement et sans intention préalable, révèlent des affinités profondes qu'aurait obnubilé un ordre de lecture différent.

Cela explique assez bien l'origine de cette étude.

*
* * *

Même si elles sont plutôt secondaires pour l'analyse des structures et d'importance très variable, il m'apparaît à propos d'identifier les ressemblances de départ qui sautent aux yeux et mettent sur la piste ;

- *Le temps de l'action* : datant respectivement de 1895, 1942 et 1961, *Pour la patrie*, *la Chesnaie* et *le Député* situent cependant l'essentiel de leur action entre 1938 et 1946.
- *L'Aspect politique* (au sens strict) : d'une part, nous sommes plongés en plein milieu politique, que ce soit les Communes dans le cas de *Pour la patrie* et du *Député*, ou les coulisses québécoises pour *la Chesnaie* ; d'autre part, les trois romans posent l'épineuse question de la survivance de la nation canadienne-française à l'intérieur du cadre confédératif (la référence y est ouverte ; il faudra bien l'expliquer un bon jour et autrement, s'il vous plaît, qu'en l'imputant à une pseudo-faiblesse de l'imagination créatrice de pauvres auteurs-individus qui se seraient banalement contentés de reproduire, sans la modifier, leur expérience quotidienne), et chacun est l'expression d'une solution (ou d'une absence de solution).
- *Le journal* : il est au centre de l'action et présenté comme l'instrument le plus efficace pour préparer les esprits à un changement, même s'il faut partir de zéro. Au surplus, il porte le même nom dans les deux premiers romans, *la Nouvelle France*, ce qui est déjà un projet collectif en soi.

RÉSUMÉS SUCCINCTS

1) *Pour la patrie*

Nous sommes en 1945. Un complot d'origine maçonnique veut renverser la croix « encore debout » (p. 15) au Canada français. Le plan des francsmaçons est de créer une union législative canadienne sous le couvert du statu quo, c'est-à-dire de la Confédération, avec le dessein ultime de « faire entre le Canada dans l'union américaine » (p. 107). À cette fin, le Suprême Conseil de la Ligue du Progrès, l'instance la plus élevée de la société secrète, a rédigé une nouvelle constitution, « chef-d'œuvre d'habileté infernale » (p. 109), qu'il s'agit de faire approuver par les Communes. Sir Henry Marwood, chef du gouvernement canadien, fait

partie de ce Conseil. Le Parlement provincial, qu'ils ont corrompu (et dont c'est la seule mention), a cédé au gouvernement central sa prérogative sur cette question.

Pour combattre ces démons se lèvera Joseph Lamirande, jeune député aux Communes, véritable être christique qui, avec l'aide de Dieu (le Père ?) et du clergé canadien-français, l'évêque de Montréal en tête, dévoilera l'immonde complot au milieu de mille péripéties toutes aussi prodigieuses et renversantes les unes que les autres, n'hésitant pas, en cours de route, à offrir sa femme en sacrifice à la patrie. En vain cependant. Car même éventée, preuves irréfutables à l'appui, et vertement dénoncée son origine maçonnique, la constitution aurait été approuvée parce que Vaughan, jeune et honnête député anglais mais qui n'a pas la foi, la jugeait intrinsèquement bonne. Il détenait donc, avec ses fidèles partisans, la balance du pouvoir : d'un côté les catholiques et les « protestants non fanatisés » (p. 79) ; de l'autre, les protestants ordinaires et un catholique, sous la bannière desquels se rangent Vaughan et les siens. Malgré les pressions exercées par Lamirande, il reste sur ses positions. Comme le dit si bien celui-là : « ... la crise par laquelle passe cette âme est intimement liée à la crise de notre patrie » (p. 386).

Les conditions sont donc réunies pour un deuxième miracle, en présence de Vaughan évidemment : cette fois c'est sa fille unique de huit ans que Lamirande accepte de sacrifier pour la conversion du député anglais et le salut de la patrie. Après l'avoir vue mourir, puis ressusciter, puis mourir de nouveau, Vaughan se convertit et, qui plus est, se déclare croyant : c'est-à-dire que pour lui maintenant « ... la vraie patrie est là-haut » (p. 405).

De retour à Ottawa juste à temps pour le vote, il entraîne ses partisans à rejeter la constitution proposée.

Le projet de Lamirande d'un État catholique et français séparé, dans le Québec, se réalisera donc. Mais lui ne sera plus là. Il disparaît sans prévenir, laissant un court testament politique dans lequel il déclare que l'union intime de ses compatriotes autour de la foi catholique en vue de former une nation indépendante « se fera plus facilement autour de [son] souvenir qu'autour de [sa] personne » (p. 438).

Nul n'en entendra plus jamais parler.

Un épilogue nous reporte en 1977 et nous apprend qu'il s'était retiré près de Grenoble, dans un monastère où il a vécu et est mort comme « un véritable saint » (p. 449).

2) *La Chesnaie*

Décidé de reprendre là où les Patriotes de 1837 ont dû laisser, Hugues Larocque veut établir un État français au Québec et en devenir le dictateur. Il a fondé et dirige d'une main de fer une organisation clandestine, la Société Secrète Dictatoriale, dans le but formel de créer une armée populaire, instrument indispensable à la réussite d'un coup d'État.

Ce « Chef », qui est de la « race des dominateurs » (p. 183), personifie une doctrine, le « nationalisme intégral » (p. 99), et impute au parlementarisme, et à la corruption inévitable qu'il entraîne, l'affaïssement du sentiment national au Québec.

Il embrigade son ami Alain Després, jeune écrivain rêvant d'accomplir pour Saint-Eustache, son patelin, « ce que Barrès a fait pour sa Lorraine » (p. 49), et le convainc, malgré l'opposition de Claire, la sœur d'Alain, de lui donner à louer une des propriétés dont il a hérité et qui est restée inhabitée jusque-là : la Chesnaie. Larocque en fera le quartier général de la S.S.D. et le siège de son journal, *la Nouvelle France*, en même temps qu'un microcosme du futur État français du Québec : une communauté corporatiste à activité économique autarcique de type agricole et artisanal.

Persuadé que si rien n'a abouti jusque-là dans la quête de l'indépendance nationale, c'est que « les chefs ont failli à leur mission » (p. 80) en ne parvenant pas à brasser la nation, « ce misérable troupeau de mous, de faibles, d'indécis et de lâches » (p. 213), il entreprend une campagne de presse qui attaquera le mal à sa source, le microbe démocratique, et la forme qu'il prend ici : le parlementarisme. *La Nouvelle France* publie une série de dossiers dévoilant les malversations des parlementaires québécois. Mais un de ces dossiers concerne le futur beau-père d'Alain ; celui-ci le somme de ne pas le rendre public. Un conflit sourd, puis de plus en plus envenimé oppose les deux hommes à ce sujet. Passant outre à l'interdiction d'Alain, Larocque s'apprête à le publier. Ce jour-là ils en vien-

nent aux coups et Claire, croyant son frère en danger, tue Hughes d'un coup de revolver.

Tout finit là. Personne n'ayant été désigné pour le remplacer parmi « cette lourde et molle pâte » (p. 158) que sont ses collaborateurs, ceux-ci, et le peuple canadien-français avec eux, n'ont plus qu'à se résigner à la désintégration, suite à la mort du Chef, de la S.S.D., du journal et de la cause elle-même.

Un épilogue du « chroniqueur » (p. 235) laisse toutefois entendre que l'entreprise de Larocque ne fut pas vaine parce qu'il a jeté « la semence immortelle d'un levain dans les esprits d'une nation » (p. 237) et que, malgré tout, dans son échec « comme dans celui des patriotes de 37, se trouvent enfouis des germes de victoires » (p. 237).

3) *Le Député*

Le député de Carillon aux Communes, Jean-Pierre Bouchard, qui a vécu jusque-là dans l'honneur et la loyauté grâce « à la loi du silence qu'il s'est imposée » (p. 41), est chargé par le parti de parrainer en Chambre, et d'en promouvoir la cause à l'extérieur, « une motion demandant qu'une adresse soit soumise à Sa Majesté, pour amender l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, la constitution de 1867, de façon à transférer du domaine provincial au domaine fédéral la compétence législative en matière d'instruction publique » (p. 9).

Le parti a choisi Jean-Pierre Bouchard non seulement à cause de son origine canadienne-française mais surtout parce qu'il est le fils et le petit-fils d'ardents nationalistes, ce qui est de nature à « donner confiance aux inquiets » (p. 26). Cet engagement inédit pour lui bouleverse totalement sa vie, d'autant plus qu'il sent confusément qu'il trahit sa nationalité. Il porte partout un « visage ravagé par l'angoisse » (p. 21). Ses deux frères, l'un en quête d'un siège de sénateur et l'autre de gros contrats du gouvernement, ainsi qu'un récollet, le Père Hildebrand de la Croix, obligé envers le parti pour une dette rachetée jadis par la caisse électorale, exercent leur pouvoir de conviction sur lui. C'est finalement la possibilité de reconquérir Laure, sa femme, — qui vit repliée sur ses fleurs et ses plantes au point de l'ignorer complètement —, grâce au prestige d'un portefeuille de ministre qu'on fait miroiter à ses yeux s'il

mène à terme sa mission, qui finit par vaincre ses réticences. Même les avertissements de Robert, son neveu, « le fils qu'il aurait pu avoir » (p. 48), et les craintes exprimées par Archibald-Douglas Scott, député anglais qui partage son bureau, sur l'opportunité d'une telle motion restent lettre morte devant cet espoir de reconquête.

Le parti est cependant contraint d'abandonner le projet en raison de la vigoureuse réaction nationaliste et, surtout, de l'imminence de la guerre. Comme l'explique sans ambages le Premier ministre à Victor Bouchard, le frère du député : « Nous aurons besoin des gens de la province de Québec pour aller se faire tuer outre-mer » (p. 196). Dès lors il faut refaire l'image du parti. Les événements se bousculent. Mis en demeure de le faire, Jean-Pierre refuse de démissionner. Au contraire, il a pris la première décision de sa vie de député : il dévoilera tous les dessous de l'affaire aux Communes, puis siégera comme indépendant tout en se mettant au service de Robert et de la jeunesse. Mais à peine a-t-il balbutié les premiers mots de son discours qu'il s'évanouit, frappé de paralysie. Le cerveau est atteint, il ne pourra plus jamais parler.

De conclure Victor : « ... notre malheureux frère ne recouvrera jamais l'usage complet de sa raison, il n'est pas fou mais diminué. En un mot il est retombé en enfance » (p. 216). Il se retirera sur sa propriété de Carillon, dans l'entourage discret de sa femme et de la Cliche, mais non sans avoir servi une dernière fois le parti pour l'élection de son successeur... malgré lui.

ANALOGIES THÉMATIQUES

L'on s'en tiendra ici, à l'intérieur du mode d'approche qui considère la littérature comme un système de représentation, à la phase *d'analyse interne*, qui consistera à repérer les thèmes significatifs analogiques de ces trois romans et à tirer de ceux-ci une hypothèse d'interprétation les comprenant tous. L'insertion de cette hypothèse dans un ensemble socio-historique enlobant et explicatif serait la suite logique de ce travail.

1) *Le complot*

« Il se trame ici quelque noir complot. »

(*Pour la patrie*, p. 103)

« Votre complot échouera et vous le savez. »

(*Le Député*, p. 178)

Sans complot, ces romans sont inimaginables ; le complot n'est donc pas une simple caractéristique mais l'essence même de ceux-ci. Ressort originel de l'action, il donne au roman son atmosphère de combat et de « suspense », provoque les événements marquants, détermine l'entrée en scène, le rôle et l'image des personnages ; c'est par rapport à lui que s'effectue l'alignement, manichéiste, des forces en présence ; le roman, d'ailleurs, prend fin avec son échec. Le complot est désigné nommément dans les deux romans où il est dirigé contre la nation canadienne-française.

Celui de *Pour la patrie* est mené par deux étrangers, Montarval, un Français incroyant, et sir Henry Marwood, un protestant de langue anglaise, et leur groupe de francs-maçons qui, après avoir infiltré le gouvernement central, se préparent à faire voter une constitution qui aurait pour effet de fondre en un seul tous les Parlements provinciaux, de niveler les éléments hétérogènes du pays et, conséquemment, d'éliminer la religion catholique.

Si à première vue, dans *le Député*, les maîtres d'œuvre du complot sont tous canadiens-français, ils se révèlent vite de simples marionnettes manipulées adroitement par des mains anglaises occultes et noyant leur mauvaise conscience dans un système de légitimation où s'entremêlent intérêts personnels, ambition, passions et faiblesse. L'intervention du premier ministre, à la fin, jette une lumière crue là-dessus. (p. 192 et sq.)

Ces complots contre la nation recèlent des constantes. D'abord, la menace et l'espoir de la contrer proviennent d'Ottawa. C'est aux Communes que se joue le sort de la nation canadienne-française. Aucune mention du gouvernement provincial sinon pour signaler qu'il s'est laissé corrompre (*Pour la patrie*). En second lieu, le danger est toujours écarté : définitivement par la formation d'un État catholique et français au Québec, dans l'un ; temporairement dans l'autre, grâce à une conjoncture défa-

vorable aux intrigants. Un même argument, enfin, revient sur les lèvres des Canadiens français qui trempent dans ces complots : ils préfèrent, disent-ils, un parlement central inconfortable et où ils sont minoritaires, à une dictature autochtone. Le « traître » de *Pour la patrie* explique sa conduite ainsi : « Le Canada uni qu'on veut établir laissera sans doute à désirer ; mais la Nouvelle France, fanatisée, intolérante, digne des temps de l'Inquisition et du moyen âge que le député de Charlevoix et ses amis veulent nous donner, serait tout simplement inhabitable » (p. 378). Et pour le Père Hildebrand, il importe de ne pas « laisser l'âme de la nation entre les mains de dictateurs au petit pied » (p. 8).

Cette dictature autochtone tellement crainte, on la retrouve intégralement qui veut prendre le pouvoir dans *la Chesnaie*. Les romans corroborent ainsi mutuellement leurs appréhensions politiques. L'on vit de l'intérieur ici ce qui soulève là de l'anxiété ou de la réprobation. Une dialectique subtile les rassemble donc. Par exemple, *Le Député* illustre abondamment la corruption parlementaire fustigée par Hugues Larocque, pendant que ce même Larocque tente d'établir un gouvernement totalitaire qui est le type même de gouvernement québécois décrié par les défenseurs des mesures centralisatrices.

La Chesnaie raconte un complot mené en faveur de la nation québécoise, ce en quoi il s'oppose aux deux autres. Dans ce roman axé exclusivement sur le Québec tant géographiquement que psychologiquement, c'est à la conquête de ce gouvernement totalitaire que part Larocque : aucune allusion au gouvernement central. Il partage toutefois avec Lamirande son idéal de base : la formation d'un État québécois. De plus, trait d'union supplémentaire entre ces deux romans, la Société Secrète Dictatoriale est le pendant défrancmaçonnisé du Suprême Conseil de la Ligue du Progrès : les deux sociétés opèrent dans la clandestinité où elles ourdissent leur complot ; assassinent un traître qui se trouvait dans leur rang ; et s'effritent comme un château de cartes à la mort de leur chef.

2) *Les personnages centraux*

Le personnage central de chacun des romans est organiquement lié au complot, soit comme adversaire (Joseph Lamirande), soit comme artisan (Hugues Larocque), ou l'un et l'autre à la fois (Jean-Pierre Bouchard).

Les exploits de Lamirande en font un vrai messie, le Sauveur à la rescousse de la nation canadienne-française menacée par le complot franc-maçonnique : surgi des ténèbres de la nation, il rachètera les péchés des siens au prix d'énormes souffrances et de grands sacrifices, dans la plus totale abnégation. Une fois le danger évincé et sa mission accomplie, il se retirera et attendra l'appel de son père céleste, laissant l'union se faire autour de son souvenir dans ce nouvel Éden qu'est appelé à devenir le Canada français.

De nombreux signes l'apparentent au Messie : il affirme obéir à « un message venu d'en haut » (p. 309) ; sa clientèle, comme médecin, se compose d'humbles et de pauvres seulement et il prétend s'occuper autant de leur âme que de leur corps ; il est sans cesse en prières ; à l'église, il va « s'asseoir sur le dernier banc, au milieu d'un groupe d'ouvriers » (p. 28) ; il se dit « toujours soumis à la volonté de Dieu » (p. 66) ; il a un « regard calme et lumineux » (p. 70) que sont incapables de soutenir les francs-maçons : on discerne même « un reflet céleste dans [ses] yeux » (p. 435) ; des miracles se produisent à la suite de son intercession auprès de Dieu ; la scène de la présentation du projet de constitution aux Communes rappelle celle de Jésus chassant les vendeurs du temple : sitôt la présentation terminée, lit-on, il « est debout, terrible dans sa colère de chrétien » (p. 140), débusquant à coup d'envolées oratoires les pièges que renferment ce pacte diabolique.

De ce dieu fait homme nous passons à un homme fait dieu. On présente Larocque avec les mots de « Chef », de « Pontife », de « Divinité » (p. 128). La mystique qui le porte est cependant nationale : il est qualifié de « Salazar des Canadiens français » (p. 28). Et le jugement dernier qu'il présidera sera terrestre : ses collaborateurs, « il les jugera à l'heure de la reddition des comptes » et « on sait qu'il ne plaisante pas » (p. 198). Héros mythologique, son caractère tragique est constamment souligné : « Je me détruis pour construire la nation » (p. 47) ; ou bien il avoue sentir avec acuité « le tragique de sa destinée » (p. 182). Ses épaules sont meurtries parce que sur elles « pèse toute la destinée d'une nation » (p. 141).

On entretient autour de sa personne un véritable culte. Chaque page en est une illustration : il mène la S.S.D. d'une main de fer, s'élevant

au-dessus des parties et ne tolérant jamais la liberté de critique ; il concentre tout vers sa personne ; on le décrit comme « un despote au service d'une idée » (p. 97), « un diable d'homme [qui], suscitant les énergies, les unifiait [...], ne cessait d'indiquer le but » (p. 84). D'ailleurs, pour ce plénipotentiaire, le salut de la nation se ramène à une pure affaire de chefs : ce sont les chefs qui ont failli à leur mission par le passé, et « il faudrait que de vrais chefs paraissent, renversent les premiers » (p. 200). Sitôt sa mort connue, la S.S.D. est en proie au désordre et à l'anarchie, elle n'a plus d'âme.

En face de ces deux géants, Jean-Pierre Bouchard fait évidemment figure de sous-homme : leur envergure le rapetisse à l'absurde. Il apparaît, par opposition, comme l'homme du doute, de la volupté dans le doute, essentiellement une « conscience à l'agonie » (p. 63), sans cesse « bouleversé », « déchiré », « angoissé », « ravagé ». Agir le détruit. Le parti l'a sorti de son hibernation politique pour le forcer à s'engager dans un combat qui le restituera à l'état végétatif, le condamnera au silence définitif. Une caricature d'homme tour à tour décrit comme « un magnifique personnage de comédie » (p. 64) et comme le pauvre « acteur d'une abominable tragédie » (p. 82). Tout l'écrase. Il ne domine rien ni personne, même pas ses propres domestiques. La présence de l'Autre, le milieu de l'Autre le laisse démuné : alors que Lamirande suscite l'admiration de tous les Anglais, ses plus féroces adversaires y compris, que Larocque leur voue une haine superbe qui ne démord jamais, lui ne réussit à surmonter « le respect et la gêne qu'il éprouve toujours dans une atmosphère britannique » (p. 147) qu'avec l'aide de l'alcool.

3) *Les projets collectifs*

Chacun de ces personnages, d'une façon ou d'une autre, est associé à un projet qui concerne la collectivité canadienne-française ; cette association va de l'incarnation même du projet, dans le cas de Lamirande et de Larocque, à sa simple défense, dans le cas de Bouchard.

Le projet de Lamirande est d'« ériger le Canada français en un État séparé et indépendant » (p. 78) qui équivaut, sur le plan de la géographie, à la province de Québec. Cet État s'appellera la Nouvelle France et aura un régime présidentiel. Son trait dominant sera son caractère catho-

lique : on va jusqu'à parler de religion d'État (p. 151). Ce trait contient tous les autres : non seulement parce que la nature humaine sans le secours de la religion court à sa perte (p. 88) et que l'organisation sociale doit en tenir compte, mais aussi en raison de ses incidences politiques très concrètes : comme la patrie céleste, qui est la vie éternelle, prime la patrie terrestre, le rôle de celle-ci et de ses gouvernants revient à imiter l'autre le plus possible dans son fonctionnement, tout en préparant les âmes à y accéder directement. D'où la place très importante du clergé dans la structure sociale ; d'où la très grande résignation dans l'épreuve interprétée comme une grâce de Dieu qui fortifie, et la confiance illimitée dans la force du chapelet ; d'où la valeur inestimable de la victoire remportée sur Satan, qui permettra « le salut de milliers d'âmes à venir » (p. 408) ; d'où, dans les faits, la négation des valeurs de la vie terrestre au profit des valeurs de « la vraie patrie » : « à présent », dit Vaughan, « tout ce qui est terrestre me paraît petit et insignifiant [...] la vraie patrie est là-haut » (p. 405). D'ailleurs le retrait du cadre confédératif s'opère pour des motifs avant tout religieux (p. 78) ; et la promotion de la vie rurale tourne autour de considérations morales : c'est un milieu plus propice que la ville à la conservation vivace de la foi (p. 162).

Le modèle de pays incarné par Larocque se résume en deux mots : le « nationalisme intégral » (p. 99), largement inspiré de Maurras et de *l'Action française* (p. 99), qui unifie et stimule les énergies. La logique de cette doctrine aboutit à la fondation d'un État catholique et français au Québec par et dans la dictature, un État personnifié et expurgé du « microbe démocratique » (p. 200) et de la farce parlementaire : l'esprit de parti cédera dorénavant la place à l'esprit de patrie. Pour construire ce pays, Larocque s'appuiera « sur l'agriculture, la paysannerie, surtout » (p. 65). L'exploitation de la Chesnaie sur une base d'organisation corporatiste du travail en devient donc une projection.

Le régime qu'il veut établir a tous les attributs du nazisme : il s'en prend aux Juifs de la rue Saint-Laurent (p. 31) ; et il ne cache pas son admiration pour l'Allemagne qui s'arme et s'entraîne à la guerre pendant que « la France est la proie des Juifs qui la démoralisent et la saignent » (p. 193).

Ce projet possède aussi son exutoire surnaturel : *après l'échec de*

Larocque, le chroniqueur précise que « la destinée humaine n'a aucun sens si elle ne se prolonge pas dans l'éternel » (p. 231).

Du *Député* se dégagent deux projets collectifs, celui du pouvoir en place et celui de la jeunesse qui le conteste, projets du reste très perméables l'un à l'autre.

Jean-Pierre Bouchard se fait le promoteur du premier projet avant son ultime mais vaine tentative de rallier le groupe de Robert. En voici les principales composantes : un pouvoir central fort et la fin de l'« excessif respect pour les états provinciaux » (p. 91) ; un Canada uni et bientôt unilingue anglais, afin que les Canadiens français puissent réellement partager « la fortune nationale avec [leurs] coéquipiers » (p. 24) ; une méfiance souveraine tant vis-à-vis de l'idée que du vocable nationaliste, identifiés automatiquement à la réaction (p. 9) ; et dans ce pays, la seule liberté qui compte et qu'il faut protéger est la liberté individuelle, devant laquelle la liberté collective n'est rien (p. 73).

À ce fédéralisme centralisateur et libéral, la jeunesse oppose un projet... très proche parent. Elle se définit comme canadienne (p. 85) : ce qu'elle veut pour le Canada, c'est le drapeau et la république, pour le détacher de la couronne britannique (p. 120) ; la première condition à remplir si l'on désire former un peuple, c'est « commencer par oublier le passé » (p. 77) ; elle prône la refonte du pacte confédératif afin de réaliser l'unité du pays dans le respect des droits de chacun (p. 79) ; croyant qu'« il est encore trop tôt » (p. 79) pour ce faire, elle rejoint Archibald-Douglas Scott qui avait averti Bouchard de l'inopportunité de sa motion : « il est encore trop tôt, en ce moment ; seul l'élément anglais gagnerait la partie » (p. 106) ; elle rejette le capitalisme à cause de « sa secrète connivence avec l'argent » (p. 51), sans préciser davantage ; enfin elle « donne volontiers dans les idées sociales » (p. 129), ce qui ne l'empêche pas d'être stupéfaite à l'idée d'aller combattre Hitler : « ces gens [qui] nous ont rendus sensibles [...] à l'amour charnel de la patrie » (p. 215).

4) *Symbolique des histoires d'amour*

Dans ces univers masculins, les histoires d'amour semblent, à première vue, réduites à un rôle décoratif : elles « colorent » le tableau. Il n'y a qu'à gratter un peu la surface pour se rendre compte que la réalité est

tout autre. Si le lien osmotique qui les unit à la trame politique entraîne pour elles la perte de leur relief propre, en contrepartie leur influence sur cette trame et sur le roman en général est décisive.

Saint-Joseph n'a guère laissé de choix à Lamirande lors de son apparition miraculeuse : ou sa femme vit et la cause de la patrie est perdue ; ou elle se sacrifie et le salut du pays demeure possible. Un refus de Marguerite et l'action prend fin. « Mais si je vis la patrie mourra » (p. 198), s'exclame-t-elle à son mari venu lui transmettre l'ultimatum de la statue. « Oui mon mari, faisons ce sacrifice pour l'amour de la patrie » (p. 199). Ce qui fut fait. L'incorruptible pourra alors continuer sa lutte contre le projet luciférien.

Lorsque Claire, dans *La Chesnaie*, accepte d'épouser Archibald Brown, c'est avant tout l'aspect politique de cette décision que retient Hugues ; il juge « politiquement » la décision de la sœur d'Alain : ce mariage, il le traite de « criminel » (p. 114), parce que ce Brown est « un descendant direct des bourreaux de 37 » (p. 114) ; « elle a trahi » (p. 115). Le narrateur ajoute d'ailleurs plus loin : « Dans ce duel symbolique où deux nations déléguaient chacune un champion, Brown avait gagné la première manche : il épousait Claire qu'aimait Larocque » (p. 147). Cet échec politico-sentimental s'avère vital pour la suite des événements puisqu'on ajoute, au sujet de Larocque, qu'« en perdant Claire, il comprit qu'il épousait à jamais les destinées de la S.S.D. » (p. 110).

La vie entière de Jean-Pierre Bouchard s'est déroulée dans la confusion de l'amour et du politique (p. 106) et c'est ce même espoir qui l'incite à se faire « le fossoyeur de sa race » (p. 114). Car seule la conviction profonde que « s'il était ministre Laure l'aimerait » (p. 84) le soutient dans son entreprise. De plus, ce but avoué annule en lui tout sentiment de trahison : « L'argent seul fait la trahison. Laure sera son excuse, sa rédemption » (p. 145).

La soif de puissance politique est généralement présentée dans ce roman comme la seule compensation possible pour une vie amoureuse insatisfaisante : « Seule la volonté de puissance peut combler ce vide [de l'amour]. En cela le père Hildebrand et Victor [...] se rencontrent » (p. 30).

5) *L'arrière-plan historique*

Il s'agit de voir si les trois romans à l'étude, dont on connaît maintenant la référence *ouverte* à la structure politique canadienne, s'inscrivent dans une durée historique.

Le seul passé auquel le roman de Tardivel fait allusion est un passé « religieux » très vague. On fait mention de l'Étendard de Jésus-Christ planté autrefois sur ce continent et qui tient toujours, au grand désespoir D'Adlais (p. 15) ; ou de la prédestination du Canada français, « dont l'histoire est si belle », à être « le point de départ d'une nouvelle civilisation » (p. 66) ; mais rien de plus précis. Quand Leverdier brosse un tableau politique du Canada contemporain à un interlocuteur étranger et qu'il cite le projet d'union législative envisagé par certains, il ne rattache en aucune façon ce projet d'union à celui qui a prévalu cent ans auparavant.

La Chesnaie se coule résolument et intégralement dans le sillage des patriotes de 1837. Larocque et son groupe effacent le temps qui les sépare de ces derniers et veulent reprendre là où ont dû abandonner « les derniers Canadiens français qui ne furent pas des eunuques » (p. 52). Leur souvenir est omniprésent, un rien les évoque : du lieu géographique, Saint-Eustache, respirant leur présence, à l'incendie d'une ferme qui rappelle aussitôt les brûlots de Colborne. L'activité littéraire d'Alain n'y échappe pas : il travaille à une biographie de Chénier ; qu'il rédige un roman, une nouvelle ou un article, il ne perd jamais de vue qu'il est « Canadien français, le petit-fils des Insurgés de 1837 » (p. 69). Larocque, quant à lui, libère chez les gens « des sentiments comprimés depuis 1837, et qui les oppressaient » (p. 182). Son échec aussi l'apparente à eux car, « comme dans celui des patriotes de 37 s'[y] trouvent enfouis des germes de victoire » (p. 237).

L'arrière-plan historique du *Député* renvoie aussi aux événements de 37 et à ses séquelles. Cependant l'on se place tout à fait à contre-courant du roman précédent. Le rapport Durham, issu de la rébellion et tant décrié par les héritiers des Patriotes, devient ici un modèle dont on veut réaliser les grands objectifs. D'ailleurs la motion de Jean-Pierre Bouchard est perçue par ses adversaires comme une réédition du fameux rapport : « les suggestions du rapport Durham appliquées à la lettre »

(p. 23) opine Antoine ; « vous voulez appliquer les théories du rapport Durham » (p. 176), affirme Robert au Père Hildebrand.

D'autre part, on étouffe systématiquement le souvenir des Patriotes eux-mêmes. À Victor Bouchard qui lui reproche de n'avoir pas permis de célébration à l'occasion du centenaire de la rébellion de 1837, le premier ministre canadien répond : « Ce n'était pas le moment. L'étape de la réconciliation n'est pas encore franchie entre ceux des deux grandes races qui ont fait le Canada » (p. 198). Cette amnésie collective entretenue par la vieille génération sur ce sujet particulier rejoint paradoxalement l'attitude plus générale de la jeunesse contestatrice pour qui il faut « commencer par oublier le passé » (p. 77) si l'on veut former un peuple.

6) Retour à un « temps primordial »

Ces trois romans ont en commun une inclination très nette du *recommencement de quelque chose* : nous assistons à une tentative de réactualisation d'un *temps d'origine* individuel ou collectif, pris comme modèle et dont jailliront des forces vitales intactes. En fait, nous nous trouvons en plein « mythe des origines ». Cette volonté de retour à un « temps primordial » ou, si l'on veut, de recommencement d'une nouvelle existence dans un temps d'origine exemplaire, s'explique par l'idée de perfection que l'on attribue aux commencements et entraîne, entre autres conséquences, l'abolition totale du temps écoulé depuis.

Quand Lamirande confie son espoir de voir le Canada français être « le point de départ d'une nouvelle civilisation » (p. 66) et sa crainte d'une « ruine universelle [...] dans la barbarie maçonnique » (p. 66), son modèle de société, un État catholique et français qui préserverait nos traits « originels », renvoie à un passé assez nébuleux qui représente le temps fort de notre existence collective.

L'opportune conversion de Ducoudray en faveur de ce projet est intéressante de ce point de vue. C'est un exemple parfait de *regressus ad uterum* : la conscience de sa dégénérescence s'effectue par la remémoration de son enfance (retour à l'homme « naturel ») ; il se voit sur les genoux de sa mère récitant la prière du soir. Comment a-t-il pu en arriver où il est ? Il se confessera (rite) et, son innocence d'enfant retrouvée, il

dévoilera le complot franc-maçonique contre l'Église. Cette pureté subite lui sera insupportable : il mourra en « martyr » (p. 239).

L'évocation constante des Patriotes de 1837 rentre dans la même catégorie : elle tend à restaurer la situation « originelle » (au sens où elle fut la *première* manifestation d'une plénitude existentielle) et, du même coup, à abolir la période intermédiaire et l'être humain fantoche qui en est issu : les Patriotes sont décrits comme « les derniers Canadiens français qui ne furent pas des eunuques » (p. 52). Sa force et sa maîtrise magico-religieuse sur les hommes et les événements, Larocque les tient justement de sa capacité à se *ressouvenir* de cette histoire exemplaire et de se fondre totalement en elle. Il élève les Patriotes à l'état d'êtres surnaturels et, les incarnant, s'y hausse lui-même. Il échouera comme eux, mais cet échec n'est qu'apparent (« mornes apparences », p. 237).

La volonté de restauration de cette situation originelle n'est pas absente de l'épilogue où il est question de l'importance de l'idée qu'à semée Larocque, « semence immortelle d'un levain dans les esprits d'une nation » (p. 237). Tout imprégnée des Patriotes, l'idée rejoindra ainsi l'humanité à naître par un retour à ce passé « primordial ».

Révélatrice de ce désir de recommencement total, la présence des seuls jeunes dans l'équipe de Larocque : « Il n'y aura pas de vénérables aînés pour gâcher notre affaire » (p. 72), affirme-t-il.

Pour refaire la société à neuf, Jean-Pierre Bouchard se tourne aussi du côté de la jeunesse, un monde « qui se cherche » (p. 51) et que n'a pas encore contaminé l'autre, celui qui est déjà perdu : « la saine et fraîche odeur d'adolescent » (p. 49), des êtres humains encore capables d'un « don sans prix » (p. 50). Elle est d'ailleurs décrite très mystiquement : de Robert, l'on dit qu'il a un « front d'archange » (p. 174), un visage qui « se nimbe d'une singulière beauté » (p. 183).

Et en perdant l'usage de la parole, Bouchard retourne aux grognements primitifs, à la parole première qu'est le son. À ce retour en arrière s'ajoute encore l'affaiblissement de sa raison. Les conditions sont donc remplies : retombé en enfance lui-même, il rejoint l'état préalable à la reconstruction du monde ; et il vivra une seconde enfance qui est un espoir

de renaissance : « Un mot illisible, le cri jaillit de son enfance reconquise : Espoir » (p. 219).

À cet égard, la guerre, dont Louis Jeanteau dit qu'elle est « une manière [...] de finir proprement » (p. 216), remplit une fonction rituelle : elle souligne la nécessité pour notre univers qui dégénère continuellement et est menacé de ruine, d'une régénération périodique. La guerre devient donc le processus de purification qui précède un nouveau commencement, elle nous ressource, nous ramène à l'enfance de l'humanité. Même si Jeanteau en parle en termes de fin, l'essentiel reste toujours la certitude d'un nouveau recommencement et non le fait de la fin de quelque chose.

7) *Image de la politique*

On retrouve la même image partout : un milieu putride, corrompu. « L'esprit de parti et la corruption sont toujours les forces vives de la politique » (*Pour la Patrie*, p. 111) ; le mépris d'Hugues Larocque pour le parlementarisme et la démocratie, à cause précisément de la démagogie et de la corruption auxquelles ils donnent prise, ne laisse aucun doute ; « la politique est une jungle » (*Le Député*, p. 23), « la politique et la guerre sont sœurs jumelles » (p. 70).

Unanimes sur le diagnostic, les trois romans ne sont pas d'accord quant à l'interprétation donnée à cette réalité ni même dans l'attitude qu'ils adoptent en face d'elle. Pour Joseph Lamirande, cet esprit de corruption, qu'il réprouve, confirme simplement sa thèse que « la nature humaine devient l'esclave de ces manigances du moment que la religion cesse de la soutenir ... » (p. 88). Le palliatif sera donc d'ordre religieux.

Hugues Larocque y voit la preuve indéniable de la nécessité d'une dictature, seul rempart de la nation contre le vice parlementaire.

Le Député diffère des deux autres romans. Soulignée à larges traits, mise en lumière, la corruption n'y est pas vraiment contestée ; elle est même naturalisée. Victor Bouchard fait dire au premier ministre, après qu'ils eurent pris la décision de « briser » Jean-Pierre s'il refusait de démissionner, que « la politique a parfois de ces nécessités... » (p. 196). Cela explique assez justement la pensée régnante. Robert a beau pourfendre ces hommes pour qui la politique « est une industrie » (p. 168),

on a l'impression que la jeunesse n'attaque que bien indirectement ce travers, pressée qu'elle est d'accéder au pouvoir.

8) *Image de la France*

La perception de la France, l'image que les œuvres en renvoient demeurent un excellent baromètre idéologique en littérature québécoise. À ce chapitre, un silence est aussi significatif qu'un dénigrement ou qu'un encensement démesuré.

La Chesnaie est discret là-dessus. Il n'y est pas question de la France contemporaine, mais de ses multiples réalisations dans le domaine des arts et des lettres. Une certaine France classique, aristocratique même, émane assez distinctement de divers passages : Alain faisant visiter sa bibliothèque à Hugues, confiant ses goûts en arts à Claire ; ou les lectures de celle-ci qu'on nous détaille.

Deux courts extraits de *Pour la patrie*, qui ont le mérite de se passer de commentaires, suffisent pour cerner la conception de la France que ce roman véhicule. C'est une France pour le moins dangereuse. « Mais la France mondaine, sceptique, railleuse, impie et athée, la France des boulevards, des théâtres, des cabarets, des clubs et des loges, la France ennemie déclarée de Dieu et de son Église a aussi fait irruption au Canada » (p. 19), et avec elle, évidemment, ses déchets littéraires. Comme le franc-maçon Mantarval est justement un Français de cette farine qui a accosté ici un bon jour, et qu'il a été suivi par d'autres semblables, hélas, « ne nous étonnons donc pas de retrouver dans notre pays, au milieu du 20^e siècle, toutes les misères que la France et les autres pays de l'Europe connaissaient déjà au siècle dernier » (p. 20). Misères morales, s'entend.

Gérôme de la Blache, le seul Français du *Député*, est un arriviste blasé qui, pour obtenir un siège à l'Académie, engage une réputation personnelle, bien entretenue jusque-là, en cautionnant l'œuvre théâtrale de Thérèse. Ce libertin sans le sou ne représente qu'une des facettes de la France illustrée par ce roman. Une autre facette est la propension révolutionnaire. Pour Robert qui revient d'Europe, là-bas « c'est le monde à l'endroit en dépit des guerres et des révolutions... À cause d'elles peut-être

[...]. Et puis ils ont le culte de la liberté » (p. 55). Thérèse, elle, est moins enthousiaste et remarque « que la France n'est pas une école de respect, du moins envers les politiciens, et que nos jeunes gens en rapportent de belles idées ... » (p. 63).

9) *L'Anglais sympathique*

L'Anglais est présent dans chacun de ces romans. Généralement sympathique aux Canadiens français, il les dépasse souvent en lucidité sur leurs véritables intérêts. Ainsi en est-il de Houghton qui fait la leçon aux députés canadiens-français en dénonçant avec vigueur ceux, nombreux, gagnés au nouveau projet de constitution : il les exhorte à repenser en patriotes leur position (p. 295-296). Et il a suffi à Vaughan d'être baptisé pour se ranger du côté des intérêts supérieurs de la nation canadienne-française. Il en va de même d'Archibald-Douglas Scott : il prévient Jean-Pierre Bouchard de l'inopportunité de l'amendement qu'il veut apporter à la constitution parce que cela se ferait au détriment du groupe ethnique minoritaire.

On chercherait en vain ce type d'Anglais dans *la Chesnaie*. Si Archibald Brown défend extérieurement la même conception d'un Canada uni et égalitaire que son homonyme du *Député*, il a le tort immense, et très objectif, d'être un agent à la solde de l'Intelligence Service, un genre de C.I.A. maison. Sa mission consiste à faire avorter le projet de Larocque. Et la fin justifie les moyens : achat des collaborateurs immédiats de ce dernier ; utilisation de Claire pour qu'elle fasse pression sur son frère, etc. Tout cela avec un fairplay étonnant, fait d'admiration pour l'homme à abattre et d'une volonté bien arrêtée de l'éliminer. Il ne faut pas oublier non plus à son dossier le meurtre, resté impuni, de Larocque : on nous dit que les avocats de la famille Brown s'en occuperont et empêcheront l'affaire de trop s'ébruiter.

10) *La religion*

Il serait redondant, à ce stade-ci, de démontrer la place importante que la religion occupe dans *Pour la patrie*. Qu'on se souvienne qu'elle est la première visée par le complot maçonnique ; que c'est la prière et la mobilisation du clergé qui sauveront la nation canadienne-française ; que

sa grande loi est la soumission totale à la volonté de Dieu ; que l'aventure de Joseph Lamirande est en quelque sorte la réitération, sous forme d'épopée, de la venue du Messie ; que le style baigne dans le vocabulaire ecclésiastique ; que même les prénoms portent la marque religieuse (Marie, Joseph), etc.

Quoique moins éclatante, son importance dans les deux autres romans est indéniable.

Notons d'abord une peur commune des personnages : l'excommunication. Les collaborateurs de Larocque l'expriment pendant une réunion où l'on se demandait quelle position adopterait l'Église face au coup d'État. Pour le futur dictateur, l'Église est toujours du côté du pouvoir établi ; elle se rangera sous l'aile victorieuse : « Dès que nous nous manifesterons, l'autorité religieuse nous lancera l'anathème. Si nous réussissons, elle nous absoudra » (p. 160). Jean-Pierre ressentira le même effroi au sortir d'une somnolence qui le laisse pantelant et durant laquelle s'étaient entremêlés les idées de race et de foi, l'âme des siens et l'œuvre de survivance, l'usage du français et l'exercice de la religion catholique (p. 108).

C'est par le vocabulaire ecclésiastique qui en truffe les pages que *la Chesnaie* porte le sceau de la religion. Une phrase comme celle-ci n'est pas rare : « Puisque l'idole était brisée, il n'y avait plus de raison que l'autel, le temple, les grands-prêtres subsistassent » (p. 222), écrit le narrateur après la mort de Hugues. On dit de lui qu'il s'est « immolé » (p. 224), « sacrifié » (p. 224) ; on le décrit comme un « pontife » (p. 158) guidé par une « mystique nationale » (p. 215) ; il est question aussi de « l'autel de la patrie » (p. 66), etc. La nature clandestine de la société dictatoriale donne une coloration « vaudou » à ce vocabulaire : on a l'impression d'échec en présence d'une religion maudite ou très mystérieuse.

Malgré la déchéance et la dépravation du Père Hildebrand de la Croix, les représentants religieux jouissent d'un prestige réel dans ce roman. N'est-ce pas en raison de son statut de prêtre qu'on est allé chercher le Père Hildebrand pour embarquer Jean-Pierre : ainsi « son accord est doublement précieux » (p. 35). Il le convaincra : « un prêtre ne saurait mentir » (p. 75) se dit Jean-Pierre. Mais la victoire est aussitôt remise en question par un autre prêtre qui, lui, attaque ses positions. !!

n'en fallait pas plus pour que le député de Carillon recommence à douter, et le Père Hildebrand a toutes les peines du monde à le calmer en lui faisant comprendre que les religieux « sont des citoyens au même titre que les autres » (p. 168).

Enfin la jeunesse, qui apparaît comme la solution de rechange par rapport au pouvoir établi, se définit comme croyante. Il n'y a qu'à lire l'entretien animé entre Robert et le Père de la Croix pour s'en rendre compte. À celui-ci qui l'accuse d'avoir perdu la foi, Robert répond : « Si j'avais perdu la foi, je ne pourrais pas espérer votre châtement » (p. 172). Plus loin Robert confie à son oncle à moitié inconscient sur son lit d'hôpital : « Ne vous en faites pas, oncle Jean-Pierre, Dieu saura bien départager les victimes des bourreaux » (p. 208).

INTERPRÉTATION

Le titre de l'étude : *trois romans, une aliénation*, présupposait qu'une structure d'interprétation expliquerait la majorité des mythes, la thématique et la symbolique du texte, les comportements socio-affectifs des personnages, les projets, leur vraisemblance, et que la notion d'aliénation serait à la base de cette structure.

L'aliénation est la conséquence d'une domination : elle découle d'une confrontation à quelque chose *d'extérieur à soi* qui se révèle *écrasant*. Cette confrontation infériorisante déteint sur tout ce que fait l'aliéné et, finalement, sur ce qu'il est. Chacun de ses gestes et chacun de ses efforts ne se comprennent que sous cet éclairage et doivent être vus comme une réponse à cette situation, une tentative inconsciente de résoudre ce problème pratique.

Le pôle écrasant sous les yeux duquel agit le Canadien français dans les trois romans et qui est explicatif de sa *totalité*, c'est le gouvernement d'Ottawa, gouvernement de l'Autre, de l'Anglais, qui encadre, introduit et absorbe la vie politique canadienne-française.

On a déjà souligné que la menace pour la nation venait immanqua-

blement des Communes, de même que l'espoir de la contrer. C'est le cercle vicieux de l'aliénation ; d'autant plus vicieux que là, *ultimement*, le salut ne dépendra pas des Canadiens français qui y siègent, minoritaires et corrompus qu'ils sont, mais bien de l'Autre, de l'Anglais : de Vaughan, d'Archibald Douglas-Scott, de Houghton, du premier ministre. Seule la religion, en élevant l'écu au-dessus de la nature humaine, permet de surmonter cette impuissance première : Joseph Lamirande vaincra, mais jamais par lui-même ; tous les obstacles à franchir le seront grâce à une intervention divine ou à la mobilisation des catholiques. Les dés sont vraisemblablement pipés en sa faveur. Quant au Canadien français qui se frotte à ce milieu mais qui est laissé à lui-même, le choix se ramène à la trahison ou à la lente désintégration.

Ce cadre qui enserme la nation canadienne-française l'a tant amollie que son salut, au Québec même, exige un dictateur, seul homme capable d'insuffler à ce troupeau rendu apathique ou résigné un courage, une force *vitale* qu'il n'a plus. Encore là, c'est de religion qu'il s'agit, d'une « mystique nationale » aux vertus surhumaines. D'ailleurs le culte du chef, à la fois synthèse et dépassement de la nation, est particulier à la problématique de l'État séparé. Le phénomène de la dictature ne peut alors s'expliquer qu'en fonction du cadre de l'Autre, et de la position d'extrême faiblesse dans laquelle il place la nation canadienne-française : c'est ce cadre qui provoque l'apparition et assure aussitôt l'élimination de ce dernier recours (la dictature), avant le vertige et l'effritement.

Les deux projets séparatistes ne se concrétisent pas. Le premier reste très abstrait : on sait qu'un pays va naître, puis l'on apprend qu'il est effectivement né et qu'il a grandi, mais jamais ne le voit-on *vivre* ; celui de *la Chesnaie* mène à une impasse : le pays ne sera pas. Dans l'un et l'autre cas, l'on débouche finalement sur le surnaturel, sur la vie éternelle, une vie *d'ailleurs* et compensatoire. Ces deux projets demandent, en fait, des actes de foi : la réalité objective est à ce point oppressante et intenable. On se réfugie dans le rêve, dans la victoire imaginaire, dans l'au-delà : toujours dans un *ailleurs*. Fuite de la réalité, aussi, que cette surdétermination culturelle à laquelle ils donnent lieu ; tout revient, en effet, à de l'idéologique : convaincre le peuple, le mobiliser pour une idée, tabler sur des conversions, compter sur la force de la religion, etc. C'est

une pure bataille de consciences, l'immersion totale dans la conscience : l'économique est rayé de la carte, évacué, absent. Contrairement au *Député* où les Canadiens français qui souhaitent l'assimilation et l'anglicisation sont mus par des considérations de cette nature : ils sont las de jouer les seconds violons, ils veulent participer à la vie économique du pays et profiter des avantages matériels de l'Autre.

La philosophie de base du *Député* est individualiste. Ce roman exprime clairement le primat de la liberté individuelle sur la liberté collective ; de plus, tous ses personnages, même les politiciens, ne visent que leur salut individuel, en dehors du réseau collectif. Il n'en va pas de même pour les deux autres romans ; ils sont le lieu d'une action collective recherchée et présentée comme la seule efficace. Larocque et Lamirande prétendent travailler pour le bien de la communauté et, pour ce faire, tendent à élargir la base de la participation à l'action. *Le temps d'origine* vient le confirmer : alors qu'on est renvoyé à un temps strictement individuel dans *le Député* (retour à un mythique état d'enfance), les deux autres nous reportent à un passé revigorant pour la collectivité : flou et abstrait dans *Pour la patrie*, obsédant et fort précis dans *La Chesnaie* ; l'avère et l'envers d'une même impossibilité d'être, et volonté commune de rompre le cercle de l'aliénation.

JEAN BLOUIN
CEGEP du Vieux-Montréal

BIBLIOGRAPHIE

- 1) Tardivel, Jules-Paul, *Pour la patrie*, Montréal, Cadieux et Derome, 1895.
- 2) Desmarchais, Rex, *la Chesnaie*, Montréal, Leméac, 1971.
- 3) Savary, Charlotte, *le Député*, Montréal, Ed. du jour, 1961.